

# Requiem pour une revue défunte

Autor(en): **Boillat, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **86 (1994)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-386492>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Requiem pour une revue défunte

\*Jean-Pierre Boillat

Le texte qui suit est le résultat d'une collision entre deux lectures. Cela se produit souvent lors de mes déplacements quotidiens entre Berne et la Riviera. Mais la collision en question mérite d'être signalée! La lecture d'un communiqué du département fédéral de l'économie publique et celle du texte de Daniel Sürli que vous pouvez lire dans ce même numéro de la *Revue syndicale suisse*. Dans le premier, il est affirmé (je souligne): «Le processus de régénération de l'économie de marché a atteint le stade suivant: les différents projets sont disponibles sous forme de message du Conseil fédéral, il incombe désormais au Parlement de prendre les décisions y relatives». Daniel, lui, recherche intellectuels organiques: se trouveraient-ils dans les sphères gouvernementales, eux qui régénèrent l'économie à coup de message? La distance théorie-pratique, abolie d'un seul coup. Et la réflexion théorique est à ce point «organique» qu'elle satisfait les deux tiers des 44 revendications formulées en janvier 1992 par le groupe «de Pury»...

Le mouvement ouvrier a dû, doit et devra encore longtemps cheminer dans les méandres de la réflexion théorique pour générer sa propre vision de l'histoire, si tant est qu'elle est construite par les hommes. Mais je le crois si fort que la disparition de la *Revue syndicale* me désespère sincèrement. Elle était loin de remplir véri-

tablement son rôle, il aurait fallu pour cela se détacher plus souvent des contingences quotidiennes, faire des pauses, nous donner les moyens de nous arrêter et regarder en arrière et en avant, pour comprendre ce qu'il faut faire dans le présent. Difficile dans le mouvement syndical qui a l'habitude, malheureusement, de se laisser dicter ses rythmes par d'autres; pas le temps de s'arrêter, telle convention vient à échéance et il faut bien chercher à l'améliorer; le débat parlementaire, pourtant lent, occupe d'autant plus intensément l'esprit qu'il aborde des problèmes de fond pour le mouvement syndical, et nous avons l'impression tout à coup que tout va très vite, que les décisions nous échappent, et qu'il faudra encore «ramer» comme des fous pour que la situation des ouvriers, nos membres, n'empire pas trop au gré de la crise.

L'impression de ne pas pouvoir s'arrêter, alors que le problème fondamental, c'est que nous avons perdu un certain nombre de repères pour nous situer dans cette foire d'empoigne. La réaffirmation, régulièrement, de ces repères, pour mieux pouvoir discuter de leur pertinence, les actualiser en fonction de nos expériences, en découvrir de nouveaux, suscités par notre observation des mouvements syndicaux ailleurs dans le monde: telle serait la fonction d'une revue syndicale, à laquelle devraient être associés des intellectuels, qui, par un autre cheminement, sont arrivés à la conclusion qu'il fallait changer cette société et que cela ne pouvait qu'être réalisé avec celles et ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre, c'est-à-dire nos membres... Dit ainsi, comme cela paraît simple! Pourtant, est-ce impossible à réaliser? On ne peut abolir d'un seul coup la distance entre la théorie et la pratique,

\* Secrétaire de l'USS, responsable des questions de formation et des unions syndicales romandes

le fossé, encore réel, entre intellectuels et praticiens-ouvriers. C'est pour cela qu'une revue, capable d'intégrer à la fois le compte-rendu d'expériences du mouvement syndical (à l'occasion d'un renouvellement de contrat) et une réflexion sur la notion de salariat et de classe ouvrière dans le cadre de la crise que la bourgeoisie «actionne» pour résoudre le problème de ses profits, est indispensable pour comprendre la portée des expériences pour d'autres syndicalistes et pour forcer les *réfléchisseurs* à intégrer les expériences quotidiennes à la recherche, et l'éventuelle découverte, de nouvelles notions (qu'est-ce que la société post-industrielle pour l'ouvrier, quelle que soit sa qualification?). Dans *réfléchisseurs*, cherchons le thème du miroir...

«Interface» est un terme très à la mode: surface de séparation (en physique et en chimie), limite commune (en technique), jonction entre deux éléments (en informatique). De quelle définition relève l'interface intellectuels-ouvriers? La notion est-elle opérationnelle? Elle a, selon moi, un caractère figé qui peut satisfaire le photographe d'un instant historique; elle ne saurait convenir à celles et ceux qui veulent faire consciemment l'histoire. Au sens où chaque expérience, ponctuelle, participe à la création de l'histoire; et au sens où chaque étape historique donne un sens à l'expérience, même la plus partielle. De cela, une *Revue syndicale* peut rendre compte, et fonctionner comme mémoire du mouvement ouvrier.

Miroir? La fonction de l'instrument est de renvoyer l'image, inversée, mais identique, d'un sujet. Est-ce utile pour faire l'histoire? Réfléchir, dans sa première acception (tout début du XIV<sup>ème</sup> siècle), signifie renvoyer dans une autre direction. Dans

la deuxième (1672), c'est penser, chercher. Participer à l'élaboration d'une revue syndicale, et faire partager ses expériences de terrain, les renvoyer dans une autre direction; penser le mouvement de la société, chercher et donner vie à ses origines, imaginer son futur pour construire le présent: le fossé intellectuels-ouvriers pourrait être ainsi progressivement comblé. La revue syndicale, instrument potentiel de recomposition du mouvement ouvrier par la mise en commun des acquis intellectuels et pratiques, est défunte. Provisoirement.